

L'Essai québécois : la naissance d'une pensée

Robert Vigneault

Volume 5, Number 1, avril 1972

L'essai

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500221ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500221ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigneault, R. (1972). L'Essai québécois : la naissance d'une pensée. *Études littéraires*, 5(1), 59–73. <https://doi.org/10.7202/500221ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

L'ESSAI QUÉBÉCOIS: LA NAISSANCE D'UNE PENSÉE

robert vigneault

De l'orthodoxie . . .

L'histoire et l'évolution des essayistes québécois coïncident avec celles de la pensée au Québec, laquelle aura ainsi connu une naissance difficile et étonnamment récente. Jusqu'aux années 40 environ, Dame Orthodoxie était restée ici la maîtresse de l'esprit. Maîtresse toute virginale, (il va sans dire) et dont le seul désir était que tous pensent la même chose et l'expriment, autant que possible, de la même façon. C'est ainsi qu'elle inventa, sans penser à mal, la contraception intellectuelle . . .

Qu'on se rappelle cet enseignement philosophique traditionnel qui excluait d'avance, au nom de l'orthodoxie, toute pensée étrangère au thomisme officiel (dont le *Docteur angélique* eût sans doute lui-même rougi). Philosophie et foi étaient intimement liées au sein de ce thomisme, ce qui avait pour effet de limiter singulièrement l'autonomie de la réflexion *profane*. En philosophie, on recevait, toutes cuites, les vingt-quatre thèses qui constituaient l'essence de cette doctrine ; et on n'avait qu'à les recevoir, docilement, dans le sillage de la foi (*fides ex auditu*). Au bout du compte, on se trouverait muni d'un petit bagage de principes intouchables qui conditionneraient ensuite toute l'activité mentale future.

La pédagogie de cet enseignement philosophique était d'ailleurs admirablement ajustée au résultat escompté. Au départ, l'énoncé de la thèse indiquait le résultat auquel nous *devions* parvenir au terme d'une voltige cérébrale qui n'aurait ainsi rien d'une recherche. Suivait un « status quaestionis » : chez les plus fervents, ces jeux de l'esprit se déroulaient, en effet, dans le latin des sorciers, ce qui corsait encore les acrobaties verbales auxquelles se livraient les philosophes. De cet état de la question, on eût pu se passer, à la vérité, puisque, loin d'inviter à la réflexion, il laissait déjà apercevoir

la réponse à travers la question. Mais il ne fallait tout de même pas brûler les étapes, et on devait en passer ensuite par la définition des termes qu'on affûtait ainsi pour la *preuve* à venir. Avant d'y procéder, on se devait d'exécuter en quelques mots ou quelques formules péremptoires ceux qui avaient eu le malheur de penser autrement : les « adversaires ». Enfin venait le syllogisme irréfutable où, s'il avait su se donner les définitions appropriées, l'étudiant avait le plaisir de retrouver en conclusion l'énoncé du début. Et la boucle était bouclée ou le cercle fermé. Cette thèse apprise et récitée *dans les formes*, on passait à une autre jusqu'à ce que toutes les thèses fussent dûment rangées dans l'armoire intellectuelle. Quand tous les rayons étaient remplis, on se trouvait devant l'enfant jaune ou la « tête bien faite » québécoise, qui ne ressemblait guère à celle de Montaigne, ce sceptique ! Je résume, certes, à larges traits, mais ne caricature pas ou si peu que rien. Voilà comment on a appris à penser jusqu'aux années 40. Et on a pu s'étonner un jour que les ouvrages de pensée chez nous se soient faits rares. Qu'eût-on écrit, comment, pour qui et pourquoi ? Puisqu'à l'âge de la fécondité intellectuelle, on était déjà en possession d'une pensée toute faite. Ayant en main ou en poche les grilles inamovibles (ou les formules) qui pouvaient s'appliquer à tout, on était voué d'avance à la répétition de ce qui avait été inculqué. *Je me souviens* : idéal de notre psittacisme intellectuel.

Quand les essayistes prendront la plume, ou la « hache », écrira le Frère Untel, pourtant formé à bonne École (la « Faculté de mon cœur »), ce sera souvent (trop souvent) pour dénoncer l'impasse ou le vide de notre pensée. On aura remarqué le ton si souvent grinçant de ces essayistes, leur ressentiment, leurs jérémiades. On s'en sera irrité peut-être. Mais il ne faut pas s'en étonner. Ouvrant les yeux, ils découvrent en eux et autour d'eux la désolation de cette pensée préfabriquée, bien moins séduisante que les *mauvaises pensées* trop longtemps repoussées.

... à l'essai

Qu'est-ce qu'un essai ? C'est un écrit *en situation*, dynamique, actuel, tourné vers l'avenir. L'écriture propre à l'essai est existentielle. Elle ne propose pas un système de pensée toute faite ; elle n'épuise pas les questions ; elle n'en fait pas le tour une fois pour toutes. Au contraire, elle amorce un discours

sur une question, qui s'adresse à un Autre qu'il s'agit de convaincre, si possible. L'essai n'a donc rien du monologue ou du sermon ou du discours politique ; ce n'est pas un pur exercice de langage ; il vise toujours un interlocuteur invisible ; et l'essayiste est même prêt éventuellement à reprendre son discours, sur le même sujet, selon le lieu et l'heure, selon l'humeur surtout de celui ou de ceux à qui il s'adresse. Pensée ouverte, donc, pensée en liberté, qui s'ajuste constamment à la réalité en situation. Pensée nécessairement engagée, et qui donc n'a rien d'innocent, d'inoffensif, puisque, une fois proférée, écrite, elle suscite tout de suite la réponse, peut-être le dialogue, et, en définitive, l'action) : « mes textes sont des actions », nous avertit le Frère Untel. L'essayiste (je pense au *modèle*, tout en faisant la part des nuances nécessaires) est le frère ennemi du penseur retranché dans sa serre-chaude ou dans sa tour d'ivoire ; c'est le penseur descendu dans la rue, battu par la vague de l'actualité, à l'affût, à l'écoute du moment présent ; à cet égard, son écriture ressemble à un thermomètre ou à un baromètre ; elle est souple, plastique, elle épouse la situation. Au contraire, nous l'avons dit, le dogme et la thèse figent la pensée et même l'expression.

Comment eussions-nous pratiqué l'essai, au Québec, dès lors que notre pensée était rivée depuis toujours à des essences pures, immobiles, intemporelles, idéales ? *L'homme d'ici*, que nous découvrirons un jour avec une certaine surprise, nous avons accoutumé de le concevoir comme un *animal raisonnable bipède*, passant régulièrement de la puissance à l'acte, et en définitive mû par un premier moteur ou Acte pur, sommet de toutes les perfections. D'ailleurs, cet homme philosophique, abstrait des impures circonstances de temps et de lieu, nous avions tendance à lui préférer *l'être en tant qu'être*, atteint enfin au troisième degré d'abstraction, et qui comblait ses amateurs des jouissances inoffensives de la métaphysique. Cette forme de pensée, qui tourne résolument le dos à *l'existence*, considérée finalement comme un *accident* (auquel s'ajoutent les *accidents* spatio-temporels), convenait admirablement à l'enseignement de ces foyers d'intellectualité désintéressée que furent nos collègues classiques. En émergeait, avec sa culture *générale* (abstraite aussi), non pas un Québécois, mais *l'honnête homme* de tous les temps, aussi étranger que possible à la réalité québécoise, et même à la réalité tout court.

À cet égard, comme à d'autres, Saint-Denys Garneau est bien, comme l'a vu un essayiste lucide et irritant, Jean Le Moyne, un « témoin de son temps ». Ses écrits en prose, y compris les inédits récemment publiés¹, manifestent abondamment l'influence qu'exerça sur lui ce type d'enseignement abstrait. Mais je suis encore plus frappé par le fait que même le monde imaginaire de ce poète signifie le refus du réel ; le *regard* devient chez lui le seul contact légitime avec le monde ; et encore s'agit-il d'un regard qui *déréalise* le monde ou qui cherche à le voir constamment en transparence, comme s'il fallait constamment le purifier de son opacité ; et pourtant, le *regard* est déjà la façon la moins participante de participer au monde. Ce *regard* s'adonne, de plus, à une activité ludique, à ces *jeux* d'enfant, dénués de toute prise réelle sur le monde, donc de toute responsabilité, et dans un *espace* délivré de toute matière, donc un *espace* vide. Une fois décryptés les symboles et réduite l'ambiguïté du langage poétique, on doit s'avouer que ce poète, entré dans notre légende littéraire, fut au bout du compte un poète du néant ! Voilà de quoi refroidir les zéloteurs de l'aventure spirituelle de Saint-Denys Garneau . . . Ce n'est pas un hasard, sans doute, si, affronté, dans un éclair de lucidité insupportable, au vide effrayant de son *espace* poétique, ce poète a voulu s'exclure de la littérature et du monde, s'étant réfugié dans la fausse sécurité maternelle du Manoir . . .

L'exemple de Saint-Denys Garneau est éloquent, puisqu'il fut, à sa façon, dans plusieurs de ses écrits en prose, une sorte d'essayiste *en creux*, pourrait-on dire, tournant autour d'un secret redoutable, inavouable, qui était en fait un manque d'*être-au-monde* trop cruellement ressenti.

J'en conclus que, pour nous, accéder à l'essai, c'était quitter le monde des essences pour celui de l'existence ; c'était quitter l'immobilisme du dogme pour naître enfin à une pensée vivante. Le dogme est, par définition, la négation même de l'essai, aussi mouvant et créateur que la vie. L'essai, c'est l'aventure, l'incertitude avouée, la pensée qui dialogue avec un *tu*, et qui accepte de changer au contact du réel. Pendant très longtemps, nous avons pratiqué la prose dogmatique : le sermon, le discours patriotique, dont le style catégorique

¹ Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, édition critique par Jacques Brault et Benoît Lacroix, les Presses de l'Université de Montréal, 1971.

et le ton sans réplique miment l'assurance dans la possession de la vérité. Pas de différence notable, d'ailleurs, entre un discours à l'occasion de la fête nationale et un mandement de M^{or} Bourget. Même un critique comme Casgrain tranche du littéraire *ex cathedra* : « Mais surtout elle [notre littérature] sera croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression, sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même ».

Une forme qui porte signification

De cette prose dogmatique à l'essai il y a tout un mouvement de libération de la pensée, un consentement au réel. Affirmer que notre pensée est maintenant libre serait beaucoup dire. Mais elle s'y *essaie* enfin, dans la conscience encore lourde des servitudes passées (hélas, nous n'avons pas que des servitudes intellectuelles à déplorer). C'est ce qui explique, à mes yeux, le ton souvent amer, grinçant, l'humour noir, les « colères » ou l'ironie mordante des Le Moyne, Baillargeon, Vadeboncœur, Hertel, Simard. Le Moyne parle froidement, à propos de Saint-Denys Garneau, d'une sorte d'assassinat collectif du jeune mage : l'affirmation est de taille ; elle révèle, en tout cas, un ressentiment difficile à surmonter à l'égard de ce « petit peuple » homicide ; et Le Moyne, comme beaucoup d'autres, s'il s'est libéré, n'est peut-être pas encore parvenu, au-delà de la conscience de la libération, à la liberté pure et simple qui s'exerce en toute gratuité, et, pour ainsi dire, sans y penser. Pourquoi s'en étonner ? Il faut bien reconnaître que nous venons de loin, que nous sommes tout proches encore d'un passé de formidable aliénation intellectuelle que nous n'avons pas fini de conjurer. On comprendra que chez nos essayistes le rire tourne vite au rictus.

Il n'en reste pas moins qu'on est passé au Québec de la prose dogmatique à l'essai et que la pratique d'un nouveau genre littéraire porte signification. L'adoption d'une forme nouvelle en littérature est nécessairement porteuse de sens. L'apparition, par exemple, dans la littérature française du XVII^e siècle d'une forme comme le roman par lettres implique une volonté d'éliminer l'auteur omniscient et indiscret ; désormais, les personnages prendront leur destin en main ; et cette liberté dans l'affirmation de soi, cette autonomie du personnage ira croissant : le roman épistolaire débouchera

sur le journal ou encore sur le monologue intérieur, dont la spontanéité est encore plus grande, si possible, que celle du journal. Ainsi, *mutatis mutandis*, l'apparition au Québec d'une forme nouvelle comme l'essai signale-t-elle notre accession pure et simple à la pensée. Nous étions singulièrement indignes sous ce rapport : si l'on excepte des œuvres moralisatrices, du genre de *l'Art vivant et nous* de Gérard Petit, en 1946, et *la Morale, amie de l'art*, de Eugène Lefebvre, en 1947, ainsi que la publication de thèses (forcément) thomistes, on ne voit pas d'ouvrages de pensée nourrissants à signaler au Québec avant les années quarante. Hertel eut un mal fou à franchir les barrages de la censure pour publier *Pour un ordre personnaliste*, qui n'est pas un mauvais livre, que je sache. Et je pense qu'on ne saurait, à proprement parler, donner le nom d'essayistes à des auteurs comme Casgrain et ses contemporains. La pensée n'était pas née au Québec à cette époque ; il n'y a eu alors que des simulacres de pensée ou des témoignages de notre aliénation intellectuelle, des caricatures de pensée qui nous font aujourd'hui sourire ou parfois même rire aux éclats. Il y a bien les vociférations de Buies, sorte de haut-le-cœur finalement pitoyable. Il y a aussi des éclairs d'intelligence authentiques : Fournier, Asselin, de Nevers, et d'autres, sans doute, qu'il faudra redécouvrir. Mais ils ne représentent pas vraiment la pensée officielle (ou l'absence de pensée) qui nous pétrifia, depuis 1860 environ, et qui montre encore l'oreille (il suffit de lire un peu régulièrement les lettres des lecteurs du *Devoir*). La véritable libération de l'esprit ou mieux : sa naissance remonte aux années 40, et, à cet égard, la naissance de l'essai québécois comme genre littéraire a valeur de signe.

L'aventure de l'esprit au Québec : témoignages

J'ai donc affirmé sans nuances (les admettre m'eût entraîné à déborder les limites de cet article, et, du reste, elles n'infirmes pas l'essentiel de mon propos) qu'il n'y a pas eu au Québec, avant les années 40, une pensée vivante. Mais, des années 40 aux années 60 des remous se produisent, suggérés parfois par le titre même de certains essais : Pierre Baillargeon, *les Médisances de Claude Perrin* (1945)² ; Bor-

² Montréal, Parizeau, 1945.

duas, *Refus global* (1948)³ ; Borduas, *Projections libérantes* (1949)⁴ ; Ernest Gagnon, *l'Homme d'ici* (1952)⁵ ; Saint-Denys Garneau, *Journal* (1954)⁶ ; Michel Brunet, *Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme* (1957)⁷.

Mais l'explosion de la pensée a vraiment lieu au début de la décennie suivante. Retenons quelques titres significatifs, entre autres, de cette prise de conscience qui suscitera et suscite encore de profondes révisions : *les Insolences du Frère Untel* (1960)⁸ ; Gilles Leclerc, *le Journal d'un Inquisiteur* (1960)⁹ ; Jean Le Moyne, *Convergences* (1961)¹⁰ ; Pierre Angers, *Problèmes de culture au Canada français* (1960)¹¹ ; Paul Toupin, *Souvenirs pour demain* (1960)¹² ; Jean Tétreau, *Essais sur l'homme* (1960)¹³ ; Jean Simard, *Répertoire* (1961)¹⁴ ; Pierre Baillargeon, *le Scandale est nécessaire* (1962)¹⁵ ; Pierre Trottier, *Mon Babel* (1963)¹⁶ ; Pierre Vadeboncœur, *la Ligne du risque* (1963)¹⁷.

Sans prétendre être exhaustif, j'aimerais citer quelques textes représentatifs du « scandale nécessaire » des essayistes et des « projections libérantes » de l'aventure nouvelle de

³ Cf. « les Automatistes », publié par *la Barre du Jour*, 17-18-19-20, janvier-août 1969. On trouvera le texte intégral découpé en « phases », en vue d'une analyse, pp. 138 à 154.

⁴ *Ibid.*, pp. 5 à 44.

⁵ Québec, Institut littéraire du Québec, 139 p. Nouvelle édition : Montréal, H M H, 1963, 191 p. (*Constantes* : 3). La nouvelle édition est augmentée de *Visage de l'intelligence*, texte capital.

⁶ Montréal, Beauchemin. Comme la publication récente des *Œuvres* l'a révélé, il s'agit d'extraits d'un *Journal* beaucoup plus volumineux.

⁷ Cet essai d'histoire intellectuelle a d'abord été publié dans les *Écrits du Canada français*, III, Montréal, pp. 33 à 117. Il a été repris dans *la Présence anglaise et les Canadiens*, Beauchemin, 1964, pp. 113 à 166.

⁸ Montréal, éd. de l'homme, 158 p.

⁹ Montréal, éd. de l'Aube, coll. *Fatum*, 313 p.

¹⁰ Montréal, H M H, 324 p.

¹¹ Montréal, Beauchemin, 117 p.

¹² Montréal, le Cercle du Livre de France, 100 p. Repris aux éditions du Renouveau pédagogique, présenté et annoté par Claude Saint-Jacques, Ottawa, 1969, 72 p.

¹³ Montréal, Atelier Pierre Guillaume, 247 p.

¹⁴ Montréal, le Cercle du Livre de France, 319 p.

¹⁵ Montréal, éd. du Jour, 154 p.

¹⁶ Montréal, H M H, 217 p.

¹⁷ Montréal, H M H, 286 p.

l'esprit au Québec. Le lecteur qui trouvera forcément ce tour d'horizon bien bref et par trop incomplet sera ainsi invité à le prolonger par des incursions personnelles dans le domaine des essayistes.

Dans le manifeste intitulé *Refus global*, vaste utopie prônant une sorte de révolution culturelle, Borduas dénonce l'isolement intellectuel des Québécois :

Un petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale. Tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques et de dangers, éduqué sans mauvaise volonté, mais sans contrôle, dans le faux jugement des grands faits de l'histoire quand l'ignorance complète est impraticable ¹⁸.

Il s'en prend évidemment à l'immobilisme de « nos maisons d'enseignement » :

Héritières de l'autorité papale, mécanique, sans réplique, grands maîtres des méthodes obscurantistes nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste ¹⁹.

Précisons que l'Intention, « arme néfaste de la Raison », s'oppose en l'homme à l'expression authentique des « nécessités profondes » de celui qui « consent à être un homme neuf dans un temps nouveau ». L'admirable pédagogue de l'École du Meuble nous a fait part dans *Projections libérantes* de ses propres expériences auprès d'étudiants déjà endoctrinés :

Je les revois, ces grands garçons de première, inquiets du nouveau milieu où ils se trouvent, prudents, effacés, impersonnels à l'extrême ; abordant l'étude du dessin avec leurs préjugés bien enracinés, leurs déjà vieilles habitudes passives imposées de force, au cours de douze ou quinze années d'études : RANGÉS, SILENCIEUX, INHUMAINS. Ils attendent des directives précises, indiscutables, infaillibles. Ils sont disposés au plus complet reniement d'eux-mêmes pour acquérir un

¹⁸ *Op. cit.*, p. 139.

¹⁹ *Ibid.*

brin d'habileté, quelques recettes nouvelles à ajouter à un faux bagage pourtant lourd à porter²⁰.

À l'école de Borduas, l'élève prendra « la route de l'expérimentation individuelle » et de « l'expression intégrale » :

L'élève n'apparaissait plus comme un sac à tout mettre ; mais comme un individu à un moment précis de son développement.

Il n'était plus une machine à reproduire, au service d'un maître quelconque, mais un homme intelligent cherchant les réponses à ses problèmes d'expression²¹.

Dans *les Médisances de Claude Perrin*, Baillargeon fait le procès de l'éducation qu'il a reçue. Résumant ses impressions dans un *Discours sur les Médisances*, prononcé en 1964, Baillargeon écrit :

Tout cela, catéchisme, géographie, histoire sainte ou canadienne, portant *l'imprimatur*, était enseigné avec la même foi, et malheureusement la discipline était aussi efficace que l'enseignement était inepte. Le pensum remplaçait la pensée²².

Particulièrement significatif m'apparaît *l'Homme d'ici* d'Ernest Gagnon, avec son vocabulaire et ses images de *naissance*. Il n'y est question que de « fœtus », d' « homme debout », d' « homme qui marche », de la découverte du corps par l'enfant (et « l'adulte » québécois), du passage « du global au différencié » dans l'évolution biologique, intellectuelle, artistique, spirituelle. En 1953, cet essayiste effacé, qui aura éveillé tant d'étudiants à la création littéraire, prolonge, dans des pages où l'intuition déjoue souvent les prudences nécessaires du clerc régulier, une réflexion ininterrompue sur les conditions essentielles de la naissance d'une pensée québécoise authentique ; il dénonce justement le « globalisme émotif » qui bloque la maturation d'une pensée menacée par l'isolement. Il faut relire le chapitre intitulé *Visage de l'intelligence*, qui décrit le double narcissisme qui nous guette aujourd'hui plus que jamais :

²⁰ *Op. cit.*, p. 22.

²¹ *Op. cit.*, p. 23, *passim*.

²² Cf. *Le choix*, H M H, 1969, p. 126.

Notre globalisme émotif nous fait trop facilement nous nourrir d'une pensée étrangère et poser chez nous des problèmes qui ne sont pas les nôtres. Trop de nos hommes cultivés n'ont qu'un universel de tête. Cérébraux de bonne volonté, quand ils parlent ils répètent, quand ils écrivent, ils imitent : sans cesse « ils se souviennent ». Et alors que leur esprit avide s'enchanté ou se crispe ou s'attarde ou se vautre au niveau d'une pensée haute ou basse splendidement exprimée, parallèlement leur moi intérieur parcourt, sinueux et infatigable, les méandres du vide. Leurs connaissances désincarnées n'atteignent pas jusqu'à leur solitude profonde ; ils demeurent inchangés, ils ne mûrissent pas. Ils sont tellement peu eux-mêmes qu'il leur arrive de regretter de n'être pas français. Narcissisme hors d'âge qui situe très haut les valeurs de l'esprit. Très haut et trop loin, dans l'irréel de l'espace : coureur des bois. Ce type existe. Avoué, il est rare. Inconscient, pas tellement.

Un autre narcissisme se trouve aussi qui, lui, a logé son irréel au cœur du réel. Seul l'intéresse ce qui est canadien-français comme tel. Notre manière de vivre et de penser, nos créations intellectuelles, notre langue, nos moindres réussites le satisfont pleinement. Ce qui se fait ailleurs n'est pas mieux qu'ici. « On est Canadien, ou ben on l'est pas », affirme un refrain populaire. Les étrangers n'ont rien à nous apprendre. D'ailleurs, il n'aime pas les étrangers, surtout les Français . . .

Ces deux tendances ont leur part d'intérêt et de vérité. Elles sont touchantes parce qu'elles sont sincères. Mais que ce soit une identification ou une opposition qui les provoque, ces deux attitudes sont des dépendances qui soulignent, dans l'isolement, le besoin d'exister pour quelqu'un²³.

Soulignons, pour sa valeur particulièrement éclairante, la publication en 1957 de l'« essai d'histoire intellectuelle » par Michel Brunet, intitulé *Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme*. Cet essayiste, qu'on pourrait qualifier d'érudit, par opposition à ceux qui adoptent un style plus personnel, recoupe, à la lumière de l'information historique, les réflexions profondes de Gagnon sur la situation de notre pensée :

Résultat : une pensée incomplète, tronquée, souvent puérile, à la remorque des influences étrangères ou se réfugiant dans un isola-

²³ *Op. cit.*, pp. 167 à 169, *passim*.

tionisme stérile, impuissante à saisir les problèmes complexes du milieu et incapable de les définir, sujette à se nourrir d'illusions et de vastes synthèses divorcées de la réalité quotidienne, portant toutes les caractéristiques d'un infantilisme indûment prolongé ²⁴.

Au terme d'analyses fouillées, appuyées sur des faits et des textes nombreux, Brunet conclura :

L'influence agriculturiste, qui a dominé la pensée canadienne-française pendant plus d'un siècle, pénètre encore plusieurs milieux dirigeants [...]. Notre pensée économique, politique, sociale et pédagogique ne se libère que difficilement des résidus de l'agriculturisme, de l'anti-étatisme et du messianisme [...]. Il faut (au Canada français) une pensée claire et réaliste, délivrée des anciennes illusions qui ont paralysé son action collective. Citons la remarque judicieuse d'un philosophe contemporain : « Le monde aurait été sauvé plus d'une fois si la qualité des âmes pouvait dispenser de la qualité des idées ²⁵ ».

Comme pour conjurer le « globalisme d'isolé », défini par Ernest Gagnon, Jean Le Moyne pratique, dans *Convergences*, une pensée qui se veut (avec une certaine hauteur) universelle :

Mon héritage français, je veux le conserver, mais je veux tout autant garder mon bien anglais et aller au bout de mon invention américaine ²⁶.

Après avoir longuement réfléchi, avec une pénétrante lucidité, jamais auparavant à ce point poussée, sur le malaise particulier de *l'homme d'ici*, Le Moyne sent le besoin de prendre ses distances à l'égard du fait canadien-français. On pourrait lui reprocher le recours trop fréquent à la grille *dualiste*, schéma obsédant, ou encore la sévérité de certains jugements (par exemple, sur l'inexistence de la littérature québécoise), et aussi le ton catégorique, voire dogmatique parfois, d'une critique olympienne. Il n'en reste pas moins vrai que *Convergences* rassemble, à mon avis, des analyses essentielles,

²⁴ *Op. cit.*, p. 116 (de l'édition Beauchemin).

²⁵ *Op. cit.*, p. 166.

²⁶ *Op. cit.*, p. 108.

toujours valables, encore insurpassées. Le Moyne a dénoncé avec la dernière vigueur le dualisme morbide de « l'atmosphère religieuse » du Québec, le mythe de la mère québécoise, le témoignage navrant des écrivains (« ceux qui par définition exercent la conscience ») sur notre peur de l'humain, l'irréalité congénitale de la littérature québécoise.

Ce que nous avons enduré et ce dont nous sommes faits ne fut jamais exprimé en conscience avant ces dernières années. Notre littérature antérieure à 1930 n'est qu'un rêve inoffensif mais à travers lequel l'analyse discerne sans peine l'étonnante morbidité que nos romanciers nomment désormais à longueur de volume. La difficulté que nous avons eue à devenir contemporains de l'actuel est inimaginable pour qui n'a pas été séparé comme nous des courants universels : ç'aura été le fait de la génération qui a aujourd'hui quarante ans ²⁷ !

Saint-Denys Garneau lui paraît un « témoin de son temps », qu'il présente, en effet, comme un *martyr* dont la pitoyable silhouette se détache sur le fond « du vide effarant des premières années trente à Montréal ²⁸ ». Il discerne dans *Regards et jeux dans l'espace* la première manifestation chez nous d'une pensée, « le premier produit d'une authentique nécessité, la première œuvre venue d'une source à tel point épurée, personnelle et consciente ²⁹ ». On peut souscrire à ce jugement à condition de se rappeler que le poète devient alors, comme je l'ai dit plus haut, le témoin du néant, ce qui coupe court à bien des panégyriques. Certes, la vision de Le Moyne est résolument théologique, mais elle rejoint le problème de toute pensée « parce que l'art, la pensée, la vérité, le don et la sainteté ont d'abord besoin de la libre possession de la vie, parce que sans la vie, ils ne sont qu'illusion ³⁰ ».

Je m'aperçois que, déjà parvenu à l'explosion de la pensée des années 60, j'ai spontanément laissé *Convergences* prendre le pas sur *les Insolences du Frère Untel*. Et c'est justice, me semble-t-il, malgré l'énorme succès de librairie de l'essai de Desbiens. Ce dernier ne résiste pas longtemps à la relect-

²⁷ *Op. cit.*, pp. 190-191. Écrit en 1956.

²⁸ *Op. cit.*, p. 230.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Op. cit.*, p. 241.

ture. Cette rhétorique collégienne, apparemment fracassante, me paraît en définitive grevée d'une fâcheuse ambiguïté : la première partie, le « Frère Untel démolit » a toutes les allures d'une heureuse réaction de santé ; mais elle est hélas neutralisée par la seconde, « Frère Untel ramollit », qui inaugure les *ramollissements* à venir que seront *Sous le soleil de la pitié*³¹ et la morale des éditoriaux de *la Presse*. Désormais rendu à l'orthodoxie, et donc inoffensif, après une pittoresque crise de puberté intellectuelle, le Frère Untel s'adonne, à son tour, à ce qu'il dénonçait jadis : « le petit air de tripes et le grand air des sept péchés capitaux ». Souhaitons qu'il retrouve un jour la verdeur de celui qui sut rendre notoire « l'im-passe de la pensée canadienne-française ».

À sa manière beaucoup moins accessible, mais originale et souvent suggestive, en dépit du chatoïement baroque d'un style (vieilli ?), Pierre Trottier s'est attaqué aux mêmes problèmes dans *Mon Babel*. Mais, au lieu de se braquer sur un état de la question purement québécois, comme les essayistes ont trop tendance à le faire, il cherche plutôt à nous situer dans la Babel de l'espace et du temps, ce qui revient à poser les mêmes problèmes, au fond, mais dans des termes nouveaux, à partir de points de vue géographiques, historiques, culturels extérieurs au Québec. Le résultat est peut-être bigarré, et parfois bizarre, mais renouvelle souvent la problématique totale. Ainsi, comparant notre climat si souvent décrié à d'autres, Trottier se refuse à voir, dans la blancheur de l'hiver canadien, le symbole (et le prétexte) des « négations stérilisantes » de notre « pensée conceptuelle ». Il aperçoit au contraire, dans la mort et la virginité de cette blancheur hivernale, une promesse de fécondité. Certes, les formes de la liberté dans l'hiver canadien sont celles d'un dépouillement et d'un recueillement. Mais en vue de quoi ?

En vue de la ruée des eaux à la débâcle, en vue de l'éclatement des bourgeons, en vue de l'explosion printanière. Car chez nous, le printemps est explosif quand, ailleurs, il est plus douce et graduelle éclosion³².

³¹ Éditions du Jour, 1965, 122 p.

³² *Op. cit.*, p. 143.

Le procès de l'éducation québécoise, si souvent repris par les essayistes québécois, par exemple dans les « médiances » de ce Claude Perrin, moribond lucide, ce même procès, dis-je, un autre essayiste, Paul Toupin, dont l'humanisme détaché évoque d'ailleurs celui de Pierre Baillargeon, le refera à son tour dans *Souvenirs pour demain*, dont les essais ont le ton de l'autobiographie lyrique. L'auteur confesse qu'« un sourd instinct d'indépendance » l'aura finalement « préservé » de la discipline intellectuelle qu'on voulait lui inculquer.

On fonça sur moi, *ad majorem Dei gloriam*, comme sur un moulin à vent dont les courtes ailes avaient à moudre un grain trop dur. Mon âme se plia aux exercices spirituels, mon esprit se courba sous la *ratio studiorum*, mais ma nature, rebelle à leur influence, hostile à leur pression, ne se colla jamais à rien. Bien que blessé et meurtri, je ne fus pas vaincu. Je me défendais comme je pouvais. Je contestais déjà le principe d'autorité dans des matières qui n'étaient pas de foi mais d'amour-propre... Mémoriser ce que des générations avaient mémorisé, marquer le pas, ne pas sortir des rangs, approuver, admirer, ne pas critiquer, le collègue enseignait cela. Il enseignait surtout à retenir que l'erreur n'a pas les mêmes droits que la vérité, cette vérité dont mes maîtres étaient les dépositaires, cette vérité qui existait comme existait le pôle Nord. Le collègue fut ce grand navire à bord duquel je m'embarquai à destination de la Vérité. Le voyage ne fut pas agréable³³.

Cette année faste, 1960, a vu aussi la parution des *Essais sur l'homme* de Jean Tétreau que je tiens à mentionner comme une sorte de météorite dans l'expression de la pensée québécoise. En fait, cet essayiste survole de si haut nos régions qu'il s'en tient surtout à des problèmes de style. Magie des extrêmes au Québec : quand la pensée ne flatte pas le *joual*, elle plane dans les régions les plus éthérées du purisme littéraire. Qui l'emportera de Ti-Zoune ou de Polyucte ? ... Cela dit, il faut relire les *Essais*, et surtout *le Moraliste impénitent*³⁴ qui profère, sur l'Homme et le Monde, des maximes d'un goût classique.

³³ *Op. cit.*, pp. 11 à 13 (édit. du Renouveau pédagogique).

³⁴ *Diaspora française*, 1965, 229 p.

Jean Simard, lui, nous ramène sans façon au Québécois. Ouvrant son *Répertoire*, on est tout de suite fixé sur ce qu'il pense de la Pensée :

Les vrais Maîtres prédisposent à la Pensée — comme le grand air à la santé. Ils conditionnent leurs disciples à l'intelligence, à la réflexion. Mais tandis qu'ailleurs nos contemporains travaillaient auprès d'hommes tels que Bergson, Alain, Karl Barth, Merleau-Ponty, Jaspers, Huxley, Spengler, Oppenheimer, Jean Wahl, Emmanuel Mounier, Bachelard, Jean Rostand, Chauchard et combien d'autres, nous en étions réduits, ici, à la portion congrue : les exhortations pieuses de frère Ignorantin, de l'abbé Chose ou du père Machin. À peine si chacun de nous se souvient, durant les années de « formation », d'un professeur par-ci par-là qui encourageait, ou tolérait, les investigations personnelles : détournant pudiquement le regard, pendant que vous lisiez Baudelaire, ou Breton . . .

Nous n'avons eu, hélas ! que des *maîtres-à-ne-pas-penser*. Nous mettrons longtemps à combler cette lacune ³⁵.

Et nous concluons ³⁶ en citant le témoignage de celui qui, tout en s'affirmant de plus en plus comme un essayiste profond et prolifique, a su en même temps s'inventer un style reconnaissable entre tous : Pierre Vadeboncœur. À lui seul, l'essai intitulé *la Ligne du risque* suffirait pour signaler le départ de cette aventure spirituelle désormais irréversible que j'ai située entre les années 40 et 60. Le « risque », c'est celui d'une pensée en pleine liberté, celui qu'ont pris les essayistes québécois en prenant la plume, à l'heure la plus grave de notre histoire, « la dernière et la première » :

Nous ne serons sauvés comme peuple, ou plus simplement comme moment valable de l'histoire, que si, pendant au moins un demi-siècle, une multitude d'intellectuels créateurs font le pari de découvrir à perte de vue l'ensemble et le détail de leur pensée et de les découvrir à tous, quelles que soient les conséquences que cela puisse avoir ³⁷.

□ □ □

³⁵ *Op. cit.*, p. 11.

³⁶ On me pardonnera des omissions importantes comme celle de Fernand Dumont, de François Hertel, de Pierre Angers, mais je ne voulais qu'esquisser, à partir de quelques exemples, une thématique de l'aventure de l'esprit au Québec, depuis les remous des années 40 jusqu'à l'explosion du début des années 60.

³⁷ *Op. cit.*, p. 215.